

LAVIGERIE (*Charles-Martial*), Cardinal, Archevêque d'Alger et de Carthage, Primat d'Afrique (Bayonne, 31.10.1825 - Alger, 26.11.1892).

Charles Martial Lavigerie naquit à Bayonne (France), le 31 octobre 1825. A l'école, il était le premier de sa classe, plein de vie, d'ardeur, de volonté, bon cœur quand même.

Une fois sa première communion faite, il déclara résolument qu'il voulait devenir prêtre et obtint de ses parents de pouvoir entrer au Petit Séminaire. Car il voulait être curé de campagne, avait-il dit à l'évêque de Bayonne. Sa mère va le visiter. Il la console à sa manière : « Ne te déssole pas de ma vocation, lui dit-il. Je n'ai pas un caractère à rendre un intérieur agréable ; je me sens fait pour l'action et l'apostolat ».

Il fit sa rhétorique à Paris, sous la conduite de l'Abbé Dupanloup, plus tard évêque de Poitiers, étudia la philosophie à Issy et entra au Grand Séminaire de Paris. Il prit la licence ès-lettres à l'École des Hautes Études, fut ordonné prêtre en juin 1849 et obtint le doctorat en Sorbonne. En 1854, il devient professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne. Mais il étouffait dans cette chaire de Sorbonne, disait-il. La vie active seule convenait à son tempérament. Il accepta alors la direction de l'Œuvre des Écoles d'Orient. Tâche difficile. Mais son talent d'écrivain et d'orateur, joint à une activité dévorante, rendit bientôt à cette œuvre toute sa prospérité ancienne.

Dieu le mène pas à pas vers sa destination définitive. En 1860, les Druses musulmans massacrent deux cent cinquante mille chrétiens. La France organise une expédition militaire. La charité chrétienne se doit de voler au secours des trois cent mille survivants, mourant de froid, de faim, de misère : Dieu le veut ! Lavigerie est l'homme tout indiqué pour cette œuvre. Il s'embarque pour Beyrouth, fonde des comités de secours, parcourt un pays montagneux de 100.000 km² de superficie et distribue plus de deux millions de francs, en l'espace d'un an.

Ce séjour en Syrie lui révèle sa vraie voie. Pour la première fois, il applique sa future méthode d'apostolat : instruction et charité !

De retour en France, il se voit décerner la Croix de la Légion d'Honneur. Mais déjà il avait entretenu le Pape de la situation des catholiques et des orthodoxes en Syrie. Peu après le Pape l'appelle à Rome, où il est nommé Prélat et Conseiller au Tribunal de la Rote.

Mais pas plus à Rome qu'à Paris, Lavigerie ne se sent dans son élément. Toutefois son séjour à Rome eut l'avantage de le confirmer dans ses sentiments de soumission filiale au Pape, dont il fit un des caractères distinctifs de son activité apostolique.

L'évêque de Nancy étant mort, Lavigerie est nommé à sa place, le 5 mars 1863. Son sacre a lieu à Rome. Il avait alors 37 ans. Bien vite il se sentit à l'aise sur ce terrain d'action. Il réforme les études dans les séminaires, les collèges et autres écoles, fait prendre le brevet officiel aux religieuses enseignantes : « La charité ne suffit pas à faire rayonner l'Église, disait-il ; il faut aussi la science ».

En novembre 1866, l'évêque de Nancy reçoit une lettre du Maréchal Mac Mahon, Gouverneur de l'Algérie, lui proposant le siège archiepiscopal d'Alger. Vingt-quatre heures lui suffisent pour prendre une décision. Il accepte, car Alger est pour lui une « porte ouverte sur le continent africain ». Il n'était pas né pour être professeur, ni diplomate, ni juge, ni évêque : son rôle était de devenir l'apôtre de l'Afrique.

Il débarque à Alger, le 15 mai 1867. Le temps était magnifique et il fut reçu en triomphe. Français, Arabes, Juifs, toute la population prend part à la joie. Quelques jours après son arrivée, il publie sa première lettre pastorale : l'Algérie autrefois a été chrétienne ; son devoir à lui, évêque, le devoir de tous est de ramener le

peuple algérien à la vie, à la lumière, à la splendeur de son passé chrétien. S'adressant aux Musulmans, il leur dit : « Je réclame le privilège de vous aimer comme des fils, alors même que vous ne me reconnaîtriez pas pour père. »

Gagner un million de Musulmans à la foi chrétienne, ce ne sera pas tâche facile. L'évêque trace le plan de cette œuvre : gagner les cœurs et les intelligences par des institutions charitables et des écoles. Réussira-t-il à obtenir la liberté de l'apostolat, là où ses deux prédécesseurs sur le siège épiscopal ont échoué ?

Monseigneur Lavigerie se rend à Rome et expose ses projets au Pape, qui l'approuve et l'encourage sans réserve. De là il se rend à Biarritz. L'Empereur Napoléon III s'y trouve. Mgr Lavigerie sollicite son acquiescement. L'Empereur se contente de renvoyer l'archevêque à Mac-Mahon. « Celui-ci ne devait guère faciliter la tâche de Mgr Lavigerie... Mais bon gré, mal gré, le Gouverneur devra maintes fois céder devant le zèle et la volonté de l'apôtre ».

Entre-temps le choléra éclate en Algérie. La famine s'y ajoute. Chaque jour des Arabes meurent par centaines. Des parents doivent même leurs enfants. Des orphelins, des orphelines par dizaines errent sur les grands chemins, mourant de faim et de misère, repoussés par leurs congénères et les membres de leur propre famille. Le fléau emporte un cinquième de la population arabe.

Un jour, l'archevêque rencontre un de ces enfants et le recueille. « Viens dans la maison de mes enfants, lui dit le charitable Samaritain. Je te traiterai comme eux et tu t'appelleras Charles, comme moi. » Désormais on vit chaque jour des fourgons militaires amener des enfants à l'archevêque. Après quelques semaines, il en eut 1200 à nourrir, à vêtir, à soigner, sans compter deux mille indigènes adultes, qu'il nourrissait quotidiennement. Son linge et ses vêtements personnels y passèrent les premiers. Sa caissette se vida rapidement. La détresse devint extrême. Alors il s'embarqua pour la France et alla solliciter la charité chrétienne, comme il l'avait fait 17 ans auparavant en faveur des chrétiens du Liban. La France répondit généreusement à son appel et l'archevêque put continuer son œuvre de miséricorde corporelle et spirituelle.

Car il ne lui suffisait pas de sauver ces enfants de la mort. Il les confiait aux Frères des Écoles Chrétiennes et à ses Religieuses pour les instruire, les moraliser, leur apprendre à connaître le bon Dieu, Le prier et se corriger de leurs défauts. Cependant il se défendait de les baptiser jusqu'à ce qu'ils eussent l'âge de choisir eux-mêmes, de leur plein gré.

Mais dans l'esprit et même selon les dires des dirigeants de l'Algérie, les entreprises charitables de l'archevêque étaient provisoires et un jour il faudrait rendre ces enfants à leur famille. Mgr Lavigerie protesta avec la dernière énergie contre ces intentions. Il dénonça la violence qu'on voulait exercer contre son ministère spirituel, comme ç'avait été le cas pour ses prédécesseurs. Et comme le maréchal Mac-Mahon en appelait aux autorités impériales, Mgr Lavigerie n'hésita pas à se rendre en France, auprès de l'Empereur. Avec habileté, il représenta à Napoléon III que son action visait uniquement à réaliser le programme que l'Empereur lui-même avait exposé dans son discours de 1860 à Alger : répandre les bienfaits de la civilisation en l'Algérie, élever les Arabes à la dignité d'hommes libres les instruire, améliorer leur sort, tout en respectant leur religion.

L'Empereur se laissa gagner par l'éloquence et la fermeté de l'archevêque et donna les ordres lui assurant la liberté dans l'exercice de ses fonctions épiscopales.

Dans la suite, les enfants sauvés de la mort reçurent une formation qui devait les rendre capables de se suffire plus tard à eux-mêmes. On leur enseignait des métiers, on les préparait à la vie agricole. L'indolence et le sans-souci de la nature arabe faisaient place à l'esprit de travail et d'initiative.

L'archevêque voulait tenter de christianiser

l'Algérie par la colonisation agricole, à la manière des moines d'autrefois en Europe. Dans ce but il acheta des terres incultes, soit à Maison-Carrée, soit dans la plaine du Chelif. Le terrain de l'Algérie est très fertile. Il s'agissait de le transformer en champs de blé, en vignes, en pâturages. Ce serait la tâche des familles chrétiennes qui se constituaient peu à peu, à mesure que les enfants, instruits et baptisés, se mariaient.

L'archevêque installa les nouveaux ménages dans les villages de Saint-Cyprien et de Sainte-Monique, qu'il créa pour eux. « Chaque ménage » recevait (en toute propriété) une maison avec » un petit jardin, un terrain de 25 hectares, un » petit cheptel de bœufs et de moutons, un matériel agricole et une dot de 500 francs. Avec » ces ressources et du travail, ils pouvaient » réussir ».

Dans l'esprit de l'archevêque d'Alger, ces fondations devaient se multiplier peu à peu et faire de l'Algérie un pays prospère et de ses habitants arabes une nation chrétienne. Ses vues ne se sont pas réalisées, mais avouons que dans cet essai de colonisation chrétienne on ne trouve rien qui doive effaroucher quiconque.

L'Algérie devait en outre être la porte s'ouvrant sur un continent barbare de deux cent millions d'âmes. Conquérir l'Afrique pour le Christ ! Dès 1868 c'est le grand rêve de Mgr Lavigerie. C'est par l'Algérie et le Sahara adjacent qu'il veut atteindre le Soudan et plus tard tout le continent africain ! Le Pape avait approuvé ses plans de conquête apostolique. Dès le 2 août 1868, Mgr Lavigerie est nommé Délégué Apostolique pour le Sahara et le Soudan. « Duc in altum ! » lui avait dit le Pape Pie IX. Poussez au large ! C'était mettre en ses mains l'évangélisation de presque toute l'Afrique. Entreprise immense et qui en ce temps-là pouvait même paraître téméraire. Car que connaissait-on, en 1868, du Sahara, du Soudan et surtout du centre de l'Afrique ? Par ailleurs, seules quelques îles et quelques bandes côtières de l'Afrique avaient vu éclore sur leur sol des essais d'évangélisation. En outre, quels étaient les hommes qui se risqueraient à porter l'Évangile dans ces contrées inconnues et parmi ces populations barbares ?

Au début de son épiscopat à Alger, Mgr Lavigerie avait compté sur le clergé algérien pour réaliser ses desseins. Il comprit bien vite que pour atteindre son but, il lui était indispensable de disposer d'une compagnie d'hommes apostoliques, parfaitement adaptés à l'œuvre projetée et entièrement soumis à sa direction.

La Providence se chargea de les lui fournir. Le 29 janvier 1868, le Supérieur du Grand Séminaire d'Alger lui présenta trois de ses élèves, qui avaient exprimé le désir de se consacrer à la conversion des Arabes. Lorsque le premier noviciat s'ouvrit pour les recevoir (18 octobre 1868), leur nombre s'était accru : ils étaient dix. Le fondateur résuma ce qu'il attendait de ses futurs missionnaires dans le mot Caritas : charité corporelle (Curate infirmos) et charité spirituelle (Docete gentes). Il les revêtit de l'habit blanc des Arabes : gandourah (robe), burnous (manteau) et chechia ou calotte rouge. Autour du cou, un chapelet de gros grains blancs et noirs ressemblant au Tesbih des Arabes. Pour mieux gagner la sympathie des indigènes, ils devaient autant que possible s'adapter aux Arabes, parmi lesquels ils se donneraient comme hommes de prière (Marabout) et comme guérisseurs (Toubib).

Ce furent les premiers linéaments de cette société d'apôtres africains, appelés Missionnaires d'Afrique, mieux connus sous le nom populaire de Pères Blancs, à cause de la couleur blanche de leur costume. Leur maison généralice est à Maison-Carrée, près d'Alger.

La fondation des Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique (Sœurs Blanches), appelées à seconder les Pères Blancs dans l'apostolat auprès des femmes africaines, date de 1869. Les premières postulantes furent huit jeunes filles bretonnes, dont deux n'avaient pas seize ans ! Elles s'établirent à Birmandreïs, près

d'Alger. C'est là que se trouve leur maison générale.

Les années 1869-1870 furent des plus pénibles pour les instituts naissants des Pères Blancs et des Sœurs Blanches. Des épreuves de toute sorte arrêtaient leur essor. Mais dès 1873, Mgr Lavigerie envoya ses fils spirituels et plus tard les Sœurs Blanches fonder des postes de mission en Kabylie. Cependant Mgr Lavigerie défendait à ces premiers missionnaires de viser à des conversions individuelles. Au début surtout, ils devaient se contenter d'effectuer des travaux d'approche, gagnant le cœur des montagnards Kabyles par l'exercice de la charité, évitant la prédication publique de la doctrine chrétienne, se bornant à l'exposé des préceptes de la loi naturelle. Méthode sage et prudente, qui convenait parfaitement au milieu musulman, si ignorant et si facilement porté à des réactions fanatiques.

En cette même année, Mgr Lavigerie décide de porter l'Évangile au Sahara. Il envoie ses missionnaires successivement à Biskra et à Géryville et, en 1874, à Metlili et à Ouargla. Le Sahara, c'était aussi le chemin tout indiqué, pensait-on, pour atteindre le Soudan. A la fin de 1875, trois Pères Blancs quittèrent Metlili et s'enfoncèrent dans le désert, décidés à atteindre Tombouctou. Plusieurs mois se passèrent : aucune nouvelle de la caravane. Un beau jour un message vint révéler la triste réalité : les trois missionnaires avaient été massacrés par les Touaregs, ensemble avec leur guide. En 1881, nouvelle tentative du même genre et nouvel échec. Le 18 décembre, les Pères Richard, Morat et Pouplard partent de Rhadamès. Dans la nuit du 20 au 21 suivants, ils tombent victimes de leur zèle, assassinés traîtreusement par les mêmes Touaregs.

Au Sahara, les Pères Blancs eurent souvent l'occasion de racheter des enfants soudanais pris et vendus comme esclaves. Mgr Lavigerie les réunit dans un institut, qu'il créa pour eux, près de La Valette, dans l'île de Malte (1881). Devenus plus grands, il fit suivre aux plus intelligents des cours de médecine, à l'Université de Malte.

Plusieurs de ces jeunes noirs, leurs études achevées, furent adjoints aux Pères Blancs partant pour les missions. C'est ainsi qu'en 1888, nous voyons trois de ces médecins-catéchistes accompagner Mgr Bridoux au centre de l'Afrique. Joseph Gatchi s'établit à la mission de Kibanga (Congo Belge) et Joseph Faraghit, à Mpala (Congo Belge), tandis que Adrien Atiman, qui vit encore actuellement, prodigua ses soins dévoués et intelligents aux missionnaires et aux indigènes dans la mission de Karema (Tanganika Territory). Joseph Chalula, encore en vie à la mission de Mpala, partit en mai 1893. Un autre fut André Mweza, qui lui aussi fut affecté à la Mission du Haut-Congo (Baudouinville).

En 1877, Mgr Lavigerie réalisa une fondation, celle-ci en dehors de l'Afrique. Après la guerre de Crimée, la Turquie céda le sanctuaire de Sainte-Anne (Jérusalem) à la France. Ce sanctuaire s'élève sur l'emplacement de la maison vénérable, où la tradition veut que soit née la Vierge Marie. A la demande du Gouvernement français, Mgr Lavigerie y envoya quelques-uns de ses missionnaires pour la garde du sanctuaire et éventuellement la fondation d'une école biblique. Cette fondation se transforma plus tard en un séminaire oriental, pour la formation d'un clergé du rite grec-melchite. Mgr Lavigerie voulut que ces prêtres fussent éduqués et instruits dans leur rite national ; car, disait-il, « une seule méthode peut être féconde en Orient et il faut la formuler ainsi : accepter et respecter chez les Orientaux tout absolument, excepté le vice et l'erreur. » Le Séminaire Sainte-Anne a formé des centaines de prêtres bien instruits, dont quelques-uns se sont vu conférer la dignité épiscopale. Leur influence continue à rayonner sur toute la Syrie.

Les fondations en Tunisie ont une autre origine. En 1875, Madame Chanzy, femme du

Gouverneur de l'Algérie, visita Tunis et Carthage. A Carthage, elle trouva la chapelle bâtie sur la colline Byrsa en l'honneur de Saint Louis, roi de France, abandonnée et délabrée. Elle s'adressa à Mgr Lavigerie et lui demanda que ses missionnaires se chargeassent de desservir le sanctuaire. Mgr Lavigerie acquiesça à sa demande et établit ses Pères Blancs sur la colline de Byrsa. Ce fut là le début de toute une série de fondations, à Carthage, à Tunis, dans toute la Tunisie : orphelinat pour enfants arabes, collège Saint-Louis, séminaire pour le clergé tunisien, scolasticat des Pères Blancs, etc. Le P. Delattre, encouragé par Mgr Lavigerie, commença à fouiller le sol de Carthage et rassembla le fruit de ses travaux dans le Musée Lavigerie.

Mais Mgr Lavigerie ne songeait à rien moins qu'à faire revivre l'ancienne métropole chrétienne de l'Afrique. Il fit construire une magnifique basilique en style mauresque, au sommet de la colline de Byrsa (1884). Au mois de novembre de cette même année, Léon XIII rétablissait l'ancienne métropole de l'Afrique et élevait Mgr Lavigerie à la dignité d'archevêque de Carthage et de primat d'Afrique. C'est à Carthage que celui-ci voulut recevoir le premier insigne de la dignité cardinalice, que Léon XIII lui conféra en 1882, à la demande du Gouvernement français. Les adversaires de l'Église et de l'archevêque, comprenant l'intérêt de leur patrie, s'étaient enfin résignés à accepter la candidature au cardinalat de ce grand Français, qui « à lui seul valait une armée ».

Mgr Lavigerie suivait d'un œil attentif les voyages et les découvertes des grands explorateurs africains, tels que Livingstone, Stanley et autres. Celles-ci révélaient l'existence au centre de l'Afrique d'immenses richesses, mais surtout de millions d'indigènes complètement étrangers à la religion du Christ. Son âme d'apôtre s'en émut. Il fallait sans tarder conquérir ces contrées pacifiquement, convertir ces païens et en faire des fils de l'Église.

Les Pères Blancs semblaient condamnés à végéter et à disparaître sans avoir porté de fruits, dans cette Algérie, qui était leur base d'opération, mais qui devenait de plus en plus inhospitalière. Les routes s'ouvraient vers un autre champ d'apostolat et par d'autres voies que le Sahara meurtrier. Mgr Lavigerie s'y engagea résolument et y entraîna d'enthousiasme sa société d'apôtres.

Vers la fin de 1877, Mgr Lavigerie présenta au Cardinal Franchi un long *Mémoire sur l'Association Internationale de Bruxelles et l'évangélisation de l'Afrique Équatoriale*. Comme conclusion à ce Mémoire, Mgr Lavigerie proposait la création de quatre missions, au cœur même de l'Afrique. Comme personnel pour cette œuvre, il proposait ses Pères Blancs. Comme méthode, il fallait « transformer l'Afrique par les Africains, ne pas faire d'eux des Européens à peau noire, se créer des auxiliaires nombreux et capables d'acquiescer une influence décisive sur leurs congénères. » A ce dernier point de vue, il mettait en avant l'envoi en Afrique de nombreux médecins cathéchistes. Enfin il fallait arborer hautement, au nom de l'Église, le drapeau de l'abolition de l'esclavage africain.

Le Mémoire en question était accompagné d'une *Supplique* adressée au Saint-Siège, portant la signature de plus de cinquante Pères Blancs, s'offrant pour les Missions d'Afrique, désirant « se consacrer au salut de ces pauvres peuples infidèles, leur porter la parole de vie et mourir en les servant ».

Les Pères Charmetant et Aubert furent députés à Rome et chargés de déposer Mémoire et Supplique aux pieds de Pie IX.

La Sacrée Congrégation de la Propagande agréa les propositions de Mgr Lavigerie. Le 24 février 1878, Léon XIII ratifiait un Décret de la Congrégation, créant les missions catholiques en Afrique Équatoriale. Le nouveau Pape se disait heureux d'inaugurer son pontificat par un acte de cette importance. « Etre Pape depuis quatre jours et recevoir comme cadeau de joyeux avènement un monde à convertir,

» c'était une bonne fortune, dont un Léon XIII » sut gré à un Lavigerie » (G. Goyau). Mgr Lavigerie lui-même aurait la direction des missions que Rome venait de créer à son initiative. Dans ce but, le Pape le nomma délégué apostolique pour l'Afrique centrale.

Le Décret du 24 février y créait quatre missions : deux au sud de l'Équateur, dans la région du Tanganika et deux au nord, dans la région du lac Victoria Nyanza. La délimitation définitive en était remise à une date ultérieure.

Dès le 25 mai 1878 une première caravane, comprenant dix Pères Blancs, partit d'Alger pour « monter à l'assaut des pays noirs ». Les missionnaires destinés à la mission du Nyanza n'atteignirent Rubaga, capitale de l'Uganda, que le 19 juin 1879 ; ceux du Tanganika parvinrent à Ujiji à la fin de janvier de la même année. La seconde caravane se mit en route le 21 juin 1879. Elle comptait 11 Pères Blancs. Mgr Lavigerie leur avait adjoint quatre anciens zouaves pontificaux, en qualité d'auxiliaires. Ils devaient protéger les missionnaires en caravane et une fois arrivés sur place les aider à s'établir sur les lieux. La troisième caravane comptait six missionnaires et huit de ces auxiliaires. Parmi ceux-ci, nous aimons à nommer les Belges D'Hoop, Loosveld, Van Oost, Taillieu, Staes et Verhaert, ainsi que le Capitaine Joubert, français, mais qui acquit plus tard la nationalité congolaise.

La délimitation ecclésiastique des quatre missions, dirigées par Mgr Lavigerie, se fit le 26 septembre 1880. Le Tanganika et le Nyanza devenaient provicariats. Les limites du provicariat du Tanganika s'allongeaient du Kenia jusqu'à la pointe nord du lac Nyassa, passaient de là jusqu'à l'extrémité méridionale du lac Bangweolo, suivaient ensuite le cours du Congo jusqu'aux Stanley-Falls et de là rejoignaient le Kenia, par le sud du lac Victoria. Le territoire du Nyanza n'était pas moins grand en superficie car au nord il s'étendait jusqu'aux confins de l'Abysinie, sur la rivière Sobat.

Quant aux limites des missions du Haut-Congo septentrional et méridional, elles devaient atteindre le méridien du Stanley-Pool, englobant tout le territoire compris entre le bassin du Zambèse, au sud et celui du Nil, au nord. Ces missions du Haut-Congo embrassaient donc presque la totalité du Congo Belge.

Cette situation persista jusqu'à la création, le 11 mai 1888, du Vicariat Apostolique du Congo Indépendant, comprenant tout le territoire du Congo Belge, à l'exception de la région située entre le lac Tanganika et le Lualaba. Cette région fut érigée en mission distincte sous le nom de Haut-Congo et resta confiée aux Pères Blancs. Ce fut là l'origine du Vicariat Apostolique du Haut-Congo (aujourd'hui Baudouinville), auquel Mgr Roelens a attaché son nom, comme Provicar et plus tard comme Vicaire Apostolique.

Il n'entre pas dans le plan de cette notice de suivre le développement des missions créées par Mgr Lavigerie. Nous nous permettons pourtant d'emprunter à la brochure de Marie André l'indication sommaire des résultats obtenus à l'heure actuelle, tout en en précisant quelques chiffres récents : « A la mort du Cardinal Lavigerie » (1892), la Société des Pères Blancs comptait » deux cent trente-cinq missionnaires, Pères » et Frères, et quatre-vingt treize Sœurs Blanches... Aujourd'hui, plus de deux mille cinq » cents Pères Blancs, plus de quinze cents Sœurs » Blanches continuent le magnifique labeur de » leurs devanciers, gagnant toujours du terrain et » multipliant leurs chrétiens.

« Les résultats obtenus ont été si considérables » qu'il a fallu décupler les postes missionnaires » (qui sont actuellement au nombre de quatre » cent quatorze)... Dans les régions où régnaient » autrefois l'idolâtrie et l'islamisme se trouvent » maintenant des chrétiens florissantes, dont » l'ensemble comprend deux millions et demi de » baptisés et plus de sept cent mille catéchu- » mènes.

« Chaque année des prêtres nouveaux sont » ordonnés, qui appartiennent à cette race

» noire, jadis si méprisée. Ils sont actuellement » plus de trois cents. L'un d'eux a été élevé aux » honneurs de l'épiscopat » (1).

On nous saura gré d'ajouter ici un mot sur les débuts des missions des Pères Blancs en territoire du Congo Belge.

Le premier poste dans la région du Tanganika fut établi chez Rumonge, dans le sud de l'Urundi (30 juillet 1879). Le 28 novembre 1880, les Pères Blancs s'installèrent dans leur première mission sur le territoire du Congo Indépendant, notamment à Mulweba, sur la rive occidentale du lac Tanganika. Le massacre des Pères Deniaud et Augier et de l'auxiliaire D'Hoop forcèrent les Pères Blancs à évacuer Rumonge. En 1883, ils fondent Kibanga et Kapakwe et en 1885, ils reprennent les stations de Mpala et de Karema, à eux cédées par le roi Léopold. On remarquera à ce propos que ce n'est qu'en 1885 que fut fondé l'État Indépendant du Congo.

Dès 1883, le Cardinal Lavigerie tenta une fondation par la côte occidentale du Congo. Il envoya deux prêtres algériens, les abbés Guyot et Baudonnet sur les rives du Fleuve. Malheureusement l'abbé Guyot se noya dans le Fleuve (12 juillet 1883), avant d'avoir pu atteindre Kwamouth, sa destination. En 1885, le

Cardinal envoya trois de ses missionnaires par la même voie. Après des avatars sans nombre, ils parvinrent à Kwamouth et y fondèrent la mission de Notre-Dame de Bungana. Mais la nouvelle division ecclésiastique du Congo fit abandonner cette mission, dès le mois de mars 1887. Bungana fut repris l'année suivante par les missionnaires de Scheut (Berghe-Sainte-Marie).

Actuellement les Pères Blancs exercent leur activité dans six Vicariats Apostoliques au Congo Belge et au Ruanda-Urundi. Le nombre de leurs postes de mission s'y élève à 120, avec un personnel missionnaire européen de 375 prêtres, 92 Frères et 323 Sœurs Blanches, aidés par un personnel indigène de 133 prêtres, 116 Frères, 297 Sœurs et 5.167 instituteurs-catéchistes. La chrétienté compte 1.217.000 baptisés et environ un demi-million de catéchumènes. Dans ces missions, les Pères Blancs se sont appliqués d'une façon toute particulière à promouvoir l'enseignement religieux et profane. Le nombre des élèves fréquentant leurs 7.148 écoles de tout degré s'élève au chiffre respectable de 417.000.

Grâce à l'audace chrétienne et apostolique d'un Mgr Lavigerie, grâce à la persévérance et au dévouement de ses missionnaires, les missions sur les rives du Tanganika, du Kivu et du Lac Albert peuvent compter parmi les plus belles du monde. Grâce à ces missions, sous l'égide et avec l'aide efficace de la Belgique, ces peuplades autrefois si arriérées réalisent des progrès constants et rapides dans la voie qui conduit à la vraie civilisation.

Ce fut le seul but que poursuivait Mgr Lavigerie et sa société de missionnaires, qu'il a voulue « catholique » dans ses membres, son but et son organisation. Sur'ou nous permette un détail, qui en dit long sur ce sujet : la deuxième caravane de Pères Blancs, partie en 1879, se composait de neuf Pères français, trois Frères allemands, quatre zouaves flamands et deux auxiliaires écossais. Et cet autre : un jour, un visiteur français s'extasiait, en présence des novices, sur les résultats obtenus « par les Pères français dans les missions d'Afrique ». Le Cardinal l'arrêta : « Ce ne sont pas tous des Français, dit-il. Ma société de Pères Blancs est catholique, donc universelle et elle restera telle comme l'Église. Mais mon grand corps de réserve, mon dernier carré, ce sont les Belges et les Bretons. »

Le Cardinal Lavigerie comptait beaucoup sur le recrutement en Belgique. Dès le mois d'avril 1879, le Père Charmetant fut envoyé en Belgique pour se mettre en contact avec les anciens zouaves pontificaux, que Mgr Lavigerie songeait à adjoindre à ses missionnaires partant pour l'Afrique Équatoriale. Le roi Léopold fit venir le Père Charmetant à Bruxelles, pour s'entretenir avec lui des missions au Congo. Le roi

approuva le projet de Mgr Lavigerie concernant le recrutement des zouaves pontificaux.

Au mois d'août 1884, Mgr Lavigerie fonda une école apostolique au château de Crainhem, à Woluwe-Saint-Lambert. Cet institut passa à Malines en 1891, puis à Anvers en 1901, mais se mua en Séminaire de philosophie. Mgr Lavigerie avait offert ses missionnaires pour prendre la direction de l'institut missionnaire que le roi Léopold et les évêques belges voulaient créer, dans le but d'y former des prêtres se destinant à donner les soins spirituels tant aux Indigènes convertis qu'aux Blancs, au Congo. Mais cette proposition n'eut pas de suite.

L'Europe avait détruit la piraterie, dans la Mer Méditerranée. Il n'y avait plus d'esclaves blancs. Mais les esclavagistes musulmans pratiquaient la chasse à l'homme au centre de l'Afrique. Les explorateurs avaient renseigné l'Europe sur les horreurs de l'esclavage africain. Dans leurs lettres à Mgr Lavigerie, les Pères Blancs ne cessaient d'informer leur Fondateur et Supérieur des ravages affreux causés par ces pratiques inhumaines.

Mgr Lavigerie ne pouvait rester insensible aux cris de douleur qui lui parvenaient du fond du continent noir. Déjà en mai 1867, dans sa première lettre pastorale à ses diocésains d'Alger, Mgr Lavigerie dénonçait au monde civilisé l'esclavage africain. Il revint sur le même sujet en 1878, dans son Mémoire à la Sainte Congrégation de la Propagande. Il aurait voulu dès ce moment une Bulle pontificale solennelle, appelant le monde chrétien à défendre la vie et la liberté des Noirs.

L'Association Internationale de Bruxelles (1877) avait témoigné d'intentions excellentes concernant l'abolition de l'esclavage. Mais ses projets « furent sinon abandonnés, du moins laissés au second plan comme un but à poursuivre ultérieurement ».

« Avant 1888, en dehors des généreuses tentatives du roi des Belges, ni la philosophie, ni la politique, ni la presse, ni les assemblées, ni les gouvernements n'avaient pris en main sérieusement la cause des malheureux Nègres » (1). Ce rôle revient au Cardinal Lavigerie.

Dans une Supplique au Pape du 16 février 1888, il revient sur son Mémoire de 1878. Il rappelle que c'est en Afrique que l'esclavage garde toutes ses horreurs. « Les évêques d'Afrique, écrit-il, peuvent contribuer efficacement à supprimer la traite des noirs. Mais personne ne peut leur rappeler ce devoir d'humanité et de charité chrétienne avec plus d'autorité que Votre Sainteté ».

Au mois de mai suivant, Léon XIII adressa aux évêques du Brésil une longue lettre applaudissant à la suppression de l'esclavage en ce pays et invitant les puissants et les croyants à s'unir pour abolir « le plus honteux et le plus criminel de tous les trafics ».

Peu de jours après cette lettre, le Cardinal Lavigerie conduisit à Rome un pèlerinage africain comprenant entre autres un groupe de douze Noirs de l'Afrique centrale, rachetés de l'esclavage par les Pères Blancs, convertis et baptisés. Le Cardinal Lavigerie les présenta au Pape, revêtus de gandouras blanches. Il rappela au Saint-Père qu'ils avaient tous subi la servitude et il promit au Pape d'aider de tout son pouvoir à l'abolition de l'esclavage. Léon XIII lui répondit par ces mots : « C'est surtout sur vous que Nous comptons pour le succès de cette entreprise. »

Aussitôt le Cardinal se mit en campagne, malgré son grand âge et ses infirmités. Le 1^{er} juillet, il inaugura sa croisade contre l'esclavagisme africain par un sermon dans l'église Sainte-Sulpice, à Paris. Son discours dura une heure et demie et souleva l'enthousiasme de ses auditeurs et de la presse. Il parla de même à Bruxelles le 15 août, à Londres, à Naples, à Milan, à Marseille.

Mais le Cardinal ne se contenta pas de prêcher. Il traitait avec les Gouvernements, constituait des Comités antiesclavagistes et projetait un Congrès international, qui ne put jamais avoir

lieu. Cependant, à la fin les Gouvernements ne purent rester indifférents. Les Puissances, réunies en conférence à Bruxelles, signèrent un acte, qui donna largement satisfaction aux vœux du grand philanthrope, de l'apôtre ardent que fut le Cardinal Lavigerie.

A Bruxelles, il trouvait dans la personne de Léopold II un actif collaborateur. D'ailleurs son sermon à Sainte-Gudule fit une telle impression « qu'en peu de jours, cinq cents volontaires s'offrirent pour voler au secours des » opprimés. Une Société antiesclavagiste fut » immédiatement constituée (25 août), avec des » comités locaux et des associations de dames » patronesses et quelques jours plus tard, le » Cardinal put présider la première réunion du » comité central » (2).

On sait comment ce comité belge organisa quatre expéditions antiesclavagistes et les envoya combattre les traitants d'esclaves sur la Lomami et surtout sur les bords du lac Tanganika. C'est là que le Capitaine Jacques (plus tard Général baron Jacques de Dixmude), le capitaine Descamps et d'autres se couvrirent de gloire en coopérant efficacement à la campagne héroïque, menée par nos officiers belges contre les esclavagistes arabes.

« C'est au Congo belge, écrivaient en ce temps » là les missionnaires de Kibanga, de Mpala, de » Karema, qu'est réservée la lutte définitive » contre la traite armée des musulmans esclavagistes. » La Belgique a glorieusement accompli cette tâche si noble. Elle a définitivement vaincu les trafiquants de bétail humain. Mais personne ne voudra nier que le Cardinal Lavigerie fut l'initiateur de cette croisade si éminentement humanitaire. C'est justement que la postérité lui donnera un de ses plus beaux titres de gloire : le nom de Libérateur des esclaves ».

Disons un mot sur le toast d'Alger, événement dont le Cardinal Lavigerie dira lui-même : « Cela m'a tué. »

Dès son avènement, Léon XIII s'était montré animé d'un esprit conciliateur envers les Gouvernements au pouvoir. En France, après la chute de l'Empire en 1870, l'immense majorité des catholiques resta fidèle aux idées monarchistes et se montra ennemie du régime nouveau. D'où l'hostilité croissante des dirigeants français envers les catholiques.

Le Cardinal comprenait la nécessité pour ceux-ci d'accepter la forme existante du pouvoir et de cesser une opposition qui avait donné si peu de fruit. Les catholiques devaient concentrer tous leurs efforts afin d'obtenir de bonnes lois. C'était la doctrine du Pape régnant, doctrine qui avait trouvé très peu d'adhésion en France.

Lorsque le Cardinal Lavigerie se rendit à Rome en 1890, le Pape lui demanda « en termes qui n'admettaient guère de refus » (1) de poser un acte qui fut une adhésion éclatante à la République. Dans l'esprit de Léon XIII, cet acte serait de nature à opérer « le ralliement » au nouveau régime.

Le Cardinal obéit au Pape, tout en prévoyant que son obéissance soulèverait contre lui-même et contre ses œuvres la plus grande partie des catholiques français.

C'est dans ces conditions que le 12 novembre 1890, il invita à sa table l'état-major de l'escadre de la Méditerranée, les autorités civiles et militaires et que, dans un toast devenu célèbre, il fit appel au ralliement.

Cet acte courageux souleva une tempête de colère, de sarcasmes et de mépris contre son auteur. Mais quelques mois plus tard, les cardinaux et les évêques français souscrivaient aux directives de Léon XIII et en 1892, le Saint Père lui-même exprimait dans une Encyclique son désir de voir les catholiques se soumettre à la nouvelle forme politique.

1892 fut la dernière année de la vie du grand cardinal. Il mourut à Alger, le 26 novembre. Un navire de guerre français transporta sa dépouille mortelle à Tunis. Elle fut déposée dans

un caveau qu'il s'était fait préparer dans la cathédrale de Carthage.

Un monument magnifique orne son tombeau. Deux Pères Blancs y prient, agenouillés, tandis qu'un Arabe et un Nègre rendent un hommage reconnaissant à leur bienfaiteur.

C'est là, c'est ailleurs encore que, sous l'égide de l'Apôtre de l'Afrique, des centaines de missionnaires se sont préparés, que d'autres se préparent à la conquête des âmes, à gagner l'Afrique à la vraie civilisation, au Christ, par la Charité : Caritas !

7 décembre 1949.
P. M. Vanneste.

(1) Marie ANDRÉ, *Le Libérateur de l'Afrique. Le Cardinal Lavigerie*. Éditions du Clocher, Toulouse, 1947, pp. 21, 46, 55 passim.

(2) Félix KLEIN, *Le Cardinal Lavigerie et ses Œuvres d'Afrique*. Grands Lacs, Namur, Paris, 1949, pp. 25, 80, 89, 150 passim.